

ouvre de ces vues « simples et sincères », éclairant la route vers une France mieux assise et moins éprouvée.

Que Gourmont eût joliment répondu à cela !

§

MEMENTO. — *Le Correspondant* (25 janvier) : — « L'Âme sereine d'un soldat », fragments de lettres de Léo Latil, mort au feu. — M. Renaud de la F... « A tire d'ailes : carnet de vol d'un sapeur-aviateur. »

La Grande Revue (janvier) : — M. Marcel B... : « Le Miracle du Feu », roman. — M. P.-G. La Chesnais : « La Faillite de l'Internationale ? » — « L'Œuvre de Guerre d'H. de Groux », par M. F. de Miomandre.

La Revue hebdomadaire (29 janvier) : — Abbé Wetterlé : « L'Alsace-Lorraine d'aujourd'hui. » — « L'Interprète, » par M. M. Lanoire.

La Revue (1-15 février) : — M. E. Brousse : « Le Gaspillage de la fortune publique et l'Irresponsabilité générale. » — M. Jean Finot : « Dégrisons les anti-alcooliques. » — Capitaine Canudo : « Impressions de Guerre », poèmes. — M. G.-N. Tricoche : « Agissements allemands aux États-Unis. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Le Cas Barrès. — Depuis que le compositeur d'opéras, M. Saint-Saëns, « de l'Institut », saisissant aux cheveux l'affreuse occasion, voulut mettre à profit sans vergogne l'aventure terrible où était entraînée sa patrie pour supprimer la concurrence d'un des plus superbes génies de l'art musical, la question Wagner a fait du chemin chez nous. Notre objectivité instinctive, notre amour du juste et du vrai, notre besoin de loyauté et de logique, cet idéalisme spontané, invincible, par quoi, et à soi seul, notre France entre les nations est immortelle, et qui nous garantit l'honneur quand serait perdu tout le reste, ces qualités natives ou vertus propres n'ont pas failli même à l'heure angoissante : l'accusé de race ennemie a trouvé par, mi nous des avocats, le calomnié des défenseurs, et l'artiste génial a gardé ses admirateurs enthousiastes. MM. Paul Souday dans *le Temps*, Georges Pioch dans *les Hommes du jour*, Vincent d'Indy dans *la Renaissance*, Prod'homme dans *la Revue de Hollande*, Victor Snell dans *l'Humanité*, Henry Gauthier-Villars dans *la Suisse*, à Genève, d'autres encore, un peu partout, ont mené vaillamment le noble combat pour la beauté bêtement assaillie par les iconoclastes à bicornes. Si ces gens étaient capables de comprendre, on pourrait causer avec eux et, s'ils étaient de bonne foi, les convaincre. M. Saint-Saëns se targue d'avoir énoncé le premier cet aphorisme : « Si l'art n'a pas de patrie, les artistes en ont une. » Evidemment, mais pas en tant qu'artistes, du moins au sens où l'entend aujourd'hui le tout récent dédicataire de la photographie de Guil-

laume II. En dehors de son art, un artiste est un homme comme les autres. Il peut même quelquefois n'être pas très intelligent, tel notre grand Hugo ; il peut être un apache à l'instar de Villon, un arriviste avide de réclame et de tantièmes à l'exemple de Gluck et de M. Saint-Saëns en personne. Comme élément et membre enfin d'une communauté nationale, il est naturellement exposé aux préjugés, aux passions souvent injustes et violentes à quoi les individus de peuples différents s'abandonnent aisément les uns contre les autres. Mais Shakespeare est-il moins Shakespeare pour avoir grossièrement outragé la Pucelle ? Wagner eût pu nous insulter et nous haïr sans cesser d'être le prodigieux génie dont le respect s'impose à nous comme à tout l'univers. Or il ne l'a point fait : ceux qui le prétendent ignorer ce dont ils parlent ou sont des imposteurs. Il eut toujours, bien au contraire, un faible, une attirance à notre égard ; il n'a jamais manqué de nous rendre justice, et même avec chaleur et émotion, chaque fois qu'il en rencontra des prétextes, et il faut bien avouer que, musicalement, ils étaient plutôt rares de son temps. Et Wagner n'en omit aucun. Si certes il nous critiqua, — (dame ! on n'est pas parfaits...) — la citation de M. Ch.-H. Hirsch dans le *Mercure* du 1^{er} janvier démontre que ses jugements sur ses compatriotes n'étaient pas moins cruels que ceux qu'il a parfois portés à notre endroit, et son observation sur « l'absinthe et l'Académie » témoigne assurément d'une perspicacité assez piquante. Au surplus, tout cela n'a aucune importance. Quoi qu'il ait pu penser sur nous ou sur quiconque, un artiste ne vaut que par son génie spécifique, et, si sa « nationalité », le climat, le passé, la langue, la culture particuliers aux divers groupements ethniques marquent ses productions plus ou moins fortement de leur empreinte, sous ces nuances et jusque sous ces disparates ou contrastes, il y a dans les chefs-d'œuvre du génie un tréfonds essentiel qui appartient à tous, et qui est l'aliment sacré, le pain de vie de l'humanité solidaire. Même aux instants les plus troublants de cette guerre, c'est ce qu'ont éprouvé jusqu'au fond de leur âme ceux [que la manne wagnérienne avait nourris et confortés de beauté rédemptrice. On s'aperçut bientôt d'ailleurs que, sauf M. Saint-Saëns, dont les mobiles sont d'ordre le plus vil, tous ces contempteurs de Wagner, bâtisseurs de muraille de Chine, étaient, non pas seulement des niais pour la plupart, mais des crânes aussi fermés à la musique que Socrate, Monsieur Thiers, Edouard VII ou Leconte de l'Isle. Et, des tranchées de première ligne aux dépôts, s'éleva et fonça sur ces baudets un Haro ! formidable, ratifiant cet avis de M. Vidal interviewé : « Tous les poilus musiciens sont wagnériens. » Parbleu ! Sans ça ils ne seraient pas musiciens. Aussi les lettres indignées ont-elles plu soudain du front comme une averse. J'en sais une, dont on m'envoya la copie, adressée

à M. Saint-Saëns, qu'il pourra conserver dans ses papiers de famille. En revanche, un médaillé militaire écrit à Gauthier-Villars : « Comment, ces vieux gardes nationaux tenteraient, leur colichemarde académique au poing, d'interdire à l'Art la route de France ? Allons donc ! » Et celle-ci qui me parvient à l'instant, après tant d'autres, d'un sergent nanti de la croix de guerre, lequel, au nom d'un groupe de co-décorés, affirme leur volonté de réclamer, au retour, « la reprise des représentations wagnériennes », et regrette, « lors de sa dernière permission, de n'avoir pu entendre *Siegfried* dont il se fredonnait les motifs sous les obus ». Et, tous, nous en avons reçu d'analogues, venant d'amis ou d'inconnus, de tous grades ou sans nul galon, criant leur joie, leur « soulagement » à nos protestations véhémentes, ou disant leur colère, leur honte, leur « souffrance » de ce qui s'imprime à Paris dans certaines feuilles. Ah ! les philistins d'Institut n'ont pas une bonne presse, là-bas, sous les marmites ! Bref, la question semblait réglée. Déjà les concerts affichaient, non seulement Bach, Haendel, Beethoven, Mozart, Gluck, mais même aussi Schumann excommunié par M. Saint-Saëns. Les non mobilisés patientaient confiants et calmes : ce seraient les combattants eux-mêmes qui viendraient exiger Wagner après la victoire. C'est ce moment que M. Barrès a choisi pour diffamer des milliers de Français, — dont beaucoup, depuis dix-huit mois, donnent leur vie pour la mère-patrie, — parce qu'ils ont magnifié la beauté éternelle dans les chefs-d'œuvre d'un des plus grands génies d'artiste qu'ait jamais engendrés la race humaine. Dans une « Enquête », d'ailleurs idiote, publiée par *le Correspondant* du 25 décembre dernier, il osa déclarer ce qu'il suit :

Il est clair que certains ouvriers français, en adoptant le marxisme, certains amateurs en se livrant aux rêves wagnériens, d'autres curieux en applaudissant les délires de Nietzsche *ont trahi la cause de la France*.

Il n'est pas défendu d'être un crétin, puisque c'est un état de naissance ; mais vraiment les Tartufes de « l'union sacrée » exagèrent. Le premier mouvement, le réflexe, serait le geste brutal. Mais il est bien plus drôle de mettre à M. Barrès le nez dans son K. K. Dans *l'Humanité* du 11 janvier, M. Victor Snell, un esprit des plus cultivés et des plus fins, a réussi l'opération de si jolie manière qu'on ne saurait assurément mieux agir que de lui laisser la parole.

Celui qui trahit est un traître. Ceux donc qui se sont « livrés aux rêves wagnériens » sont des traîtres.

On pourrait soutenir que pareille affirmation mériterait autre chose qu'une simple réponse dans un journal. Car il y a des termes sans portée en temps de paix qu'on n'aime pas à entendre en temps de guerre et dont il y a imprudence à user. Nous savons, en effet, des gens qui se sont livrés « aux rêves wagnériens » (avec plus de plaisir et de raison, je vous prie de le

croire, qu'aux onanistiques réflexions sur la « Culture du Moi ») devant lesquels M. Maurice Barrès (de l'Académie française) ne réitérerait pas son insolence.

Mais encore cette insolence pourrait-elle être une opinion, et cette opinion, à condition d'être sincère, mériter quelque indulgence. Lorsque M. Frédéric Masson, qui est un âne, part en guerre contre Wagner en qui il voit le père de Von Kluck et de Mackensen, et lorsqu'il déclare vouloir faire fusiller ceux qui lui trouvent du génie, il a du moins cette excuse d'ignorer ce dont il parle plus encore même que cette pauvre langue française à laquelle il inflige tant d'affronts. Mais il n'en est pas de même de M. Maurice Barrès : car M. Maurice Barrès n'est pas un sot. Et M. Barrès s'est affirmé lui aussi un « Amateur » des rêves wagnériens — et par conséquent un traître à la France *dans la mesure exacte où il applique ce mot à autrui.*

A priori, il en devait être ainsi ! Le wagnérisme fut et est encore un snobisme comme un autre. Des tas de gens qui payaient très cher pour assister à *Parsifal* s'y embêtaient ferme. Nous les avons vus. Ils n'avaient de plaisir qu'à l'entr'acte et spécialement au grand entr'acte parce qu'ils pouvaient manger et qu'on leur faisait payer vingt-cinq francs un poulet ! Snob toujours — c'est à la base de sa carrière, indépendamment de son incontestable talent — M. Barrès *devait*, tout en n'y entendant goutte, se poser en wagnérien au moment où la chose était de mode. C'était inévitable.

Mais comme un clown doit se souvenir du cirque où il fit ses premières culbutes, M. Maurice Barrès aurait dû ne point oublier ce que, sincèrement ou non, il écrivit jadis pour nous...

Pénétrez-vous bien de ceci (*le Correspondant* du 25 décembre) que « l'amateur des rêves wagnériens » a « trahi la cause de la France ». Bon. Cela fait, prenez le maître livre de M. Albert Lavignac, professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris, intitulé *le Voyage artistique à Bayreuth*, qui contient la « liste des Français venus aux représentations du Théâtre des Fêtes de Bayreuth », et qu'y voyez-vous ?

Page 557, dans la liste de 1891, où furent représentés *Parsifal*, *Tristan*, et *Tannhaeuser*, vous voyez cette mention :

Barrès (M. et Mme Maurice). — Paris.

M. Maurice Barrès trahissait donc dès 1891 ? On va nous dire qu'il était venu « pour voir », pour se renseigner, pour se documenter. Et il flairait déjà la trahison !... Ce n'est pas lui, ah ! ah ! qui coupait dans les « rêves wagnériens !... » Non !...

Non ?... Mais comment se fait-il qu'en 1892, où on joue encore *Parsifal*, *Tristan*, les *Maîtres chanteurs*, *Tannhaeuser*, on retrouve sur la liste :

Barrès (Maurice), député. — Paris.

Tiens, tiens... M. Barrès a trouvé ces « rêves wagnériens » si déplora- bles et traîtres à la France qu'il revient à Bayreuth et qu'il y revient pour entendre les mêmes opéras que l'année d'avant ?

Souci de documentation ! Il voulait être sûr de la « trahison » qu'il allait dénoncer ? Oui, bonnes gens ! Mais notez cette date : 1892.

Or, que trouvons-nous à la fin et comme conclusion d'un des plus célè-

bres ouvrages de M. Maurice Barrès, qui s'appelle (pour ne pas se vendre, car il n'aime pas les titres ronflants et équivoques). *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*? On y trouve un chapitre daté d'août 1892 (tiens! comme ça se trouve!) et qui est dédié (c'est un comble!) à Emile Gallé, Nancéien.

Ce chapitre s'appelle: « Le regard sur la prairie » et voici ce qu'on y lit:

Dans cet héroïque Parsifal, ce qui nous forçait à pleurer, ce n'est point la souffrance d'Amfortas, son cri et ses mains amaigries dont il presse la plaie de son pauvre cœur d'homme. Ce n'est pas non plus l'ardeur de Gundry...

Nous en étions tout haletants.

Tellement haletants que voici comment M. Barrès résume cette scène de Gundry:

Traits sublimes qui nous faisaient pâlir de plaisir, mais à l'orchestre, aux héros, au poète, nous disions: « Prodiguez, enfoncez votre génie plus avant dans notre cœur. Nous sommes capables de supporter encore. »

Alors ce fut notre limite: Gundry, remontant au fond de la scène, s'accouda sur la barrière et, sans parler, contempla la prairie. Immortelle minute, bénéfice qui ne saurait se perdre, point suprême où se dissipe tout notre émoi voluptueux pour que nous soyons exténués de sublime!

Wagner rejette tous les vêtements, toutes les formules dont l'homme civilisé est recouvert, alourdi, déformé. Il réclame le bel être humain en qui la vie était une sève puissante. Ah! la vie, elle emportait alors chacun vers sa perfection!

Le philosophe de Bayreuth glorifie l'impulsion naturelle, la force qui nous fait agir avant même que nous l'ayons critiquée. Il exalte la fière créature supérieure à toutes les formules, ne se pliant sur aucune, mais prenant sa loi en soi-même.

Par son sacrifice, Socrate promulgue les lois de la Cité, Jésus la loi de Dieu, l'amour. Que fondent Gundry, Tannhaeuser, Tristan, héros déchirants de Wagner? Les lois de l'Individu...

Wagner ne permit jamais à son être intérieur de se détourner de sa destinée. Pour rester fidèle à celle-ci, il sacrifia tout désir des jouissances immédiates, car il ne pouvait les acquérir qu'en soumettant ses facultés essentielles, ses instincts d'art à des exigences déformantes: au goût du public, au sentiment du plus grand nombre... Et il eut cette noblesse (à l'encontre d'Amfortas), de ne point accepter une diminution de son idéal; sa vie en eût été empoisonnée de souffrance.

Pages du Phédon, récit du Jardin des Oliviers, qui ordonnez à l'homme de s'incliner devant les lois de la Cité, ou bien encore d'accepter la volonté divine, vous êtes les points de ralliement de l'élite humaine. Admettez sur votre sommet l'Enchantement du Vendredi-Saint.

ALLONS A WAHNFRIED, SUR LA TOMBE DE WAGNER, honorer les pressentiments d'une ETHIQUE nouvelle.

Voilà!

L'Enchantement du Vendredi-Saint doit être placé au sommet de Platon et de l'agonie de Jésus! Et M. Barrès conclut: « Allons à Wahnfried, sur la tombe de Wagner... »

Voilà ce que nous avons payé trois francs chez notre libraire, et dont, depuis 1892, M. Maurice Barrès s'est fait de l'argent et de la gloire littéraire!

Aujourd'hui, il déclare traîtres à la France ceux qui ont eu tort de penser faiblement comme lui.

En ce faisant, M. Maurice Barrès (de l'Académie Française) s'est conduit comme un paltoquet, et il a donné involontairement la mesure du mépris dans lequel il tient ceux qui sont assez bêtes pour être ses crédules lecteurs.

M. Barrès a donné en même temps la mesure du mépris où on

doit le tenir lui-même. Par ailleurs, au même propos, dans *Paris-Midi* du 12 janvier, M. Souday fit remarquer que M. Barrès « étudiait autrefois Karl Marx sans aucune animosité », et que, « dans la plaquette intitulée *De Hegel aux Cantines du Nord* » par une note de M. Eugène Nolent évidemment approuvée sinon inspirée par l'auteur, dont M. Nolent fut le secrétaire, « M. Maurice Barrès, qui dénonce en 1915 les admirateurs de Nietzsche comme des traîtres, acceptait en 1904 d'être présenté au public comme le Nietzsche français ». Mais ceci ne regarde pas ma rubrique. Ce qui s'y rapporte, par contre, et que remarque aussi M. Souday, c'est l'interprétation barrésienne de ce que cet Auvergnat de Lorraine entendit à Bayreuth. La musique radieuse, et seule géniale en l'occurrence, a résonné autour de ses oreilles comme s'égrèneraient des perles sous des groins. C'est le fatras de schopenhauérisme et de mystagogie teutonissimes, où le dramaturge Wagner s'embourba toujours plus profond avec l'âge, que retient uniquement son onanoiseux égotisme, et qui l'enchaîne au point d'y découvrir, tout pantelant, le droit canon de sa morale et le statut de sa conscience. « Sur la tombe de Wagner », où nous nous inclinons reconnaissants devant le génie d'un grand artiste, il « honore le promoteur d'une éthique nouvelle ». Certes, M. Souday n'a pas tort en opinant ici pour « de la haute trahison ». Et qui M. Barrès élit-il pour incarner ce qu'en son jargon de fumiste il baptise « les lois de l'Individu » ? Kundry, une hystérique ensorcelée, Tristan, dont l'amour névrosé est l'ivresse d'un philtre magique. On lui passerait Tannhaeuser, l'être éternellement humain, impulsif, tourmenté, « ondoyant et divers », oscillant de Vénus à Marie, et dont les seules « lois » sont ses passions incohérentes. Mais, avec Socrate, Platon et par-dessus le marché Jésus-Christ, la salade est significative. En lisant ce galimatias double, on se convainc que le cerveau qui put en accoucher ne fut jamais des nôtres. M. Barrès devait finir ainsi. C'est la gloire de notre pays d'avoir été de tout temps stérile en métaphysiciens et pauvre en « psychologues », et de les remplacer par des physiologistes et des logiciens. Le vague, l'arbitraire, l'équivoque ou le nébuleux n'ont jamais été dans nos cordes, et ce fut inévitablement d'outre-Rhin que nous en atteignit parfois la contamination heureusement superficielle. Aucun ne sut chez nous en exploiter le germain lymphatisme aussi roublardement que M. Maurice Barrès. Son talent spécieux de pondre élégamment un verbiage ambigu, alambiqué et vide est cousin de l'amphigouri de la Maréchale de Fervaques, sur lequel l'excellent Altamira confessait tout penaud : « Il est des jours où je comprends chacun des mots dont elle se sert, mais je ne comprends pas la phrase entière. » Sous sa phraséologie invertébrée et flasque, la pensée poissonneuse se dérobe comme une anguille ou glisse entre les doigts comme un savon mouillé quand on

croit la saisir dans la cuvette où ne trempent que des mots creux et ne surnagent que des bulles gonflées de vent de l'Est. Tout cela n'a jamais été que du bluff de snob arriviste. Évidemment, le « wagnérien » spécial que fut M. Maurice Barrès « a trahi la France », mais depuis bien longtemps et toujours. Il l'a trahie dans sa pensée limpide, dans sa langue précise et vérace, avant de la trahir dans son intelligence ouverte, dans sa droiture chevaleresque et sa fierté. Il l'a trahie dans tout ce qui est son génie, son âme généreuse et loyale, et nulle trahison ne fut aussi préméditée ni plus complète. Son confrère Frédéric Masson l'a condamné d'avance, et s'en va le livrer sans doute au peloton d'exécution qu'il mérite. On pourrait même en confier le commandement au propre fils de M. Maurice Barrès... Ce serait là un dénouement romain, capable de racheter peut-être le coup de fourberie napolitaine où vient de s'enfermer ce Scapin du Guignol baudochard dont M. Saint-Saëns est le Polichinelle, M. Richepin le Paillasse, M. Donnay le Jocrisse, M. Junius le Calino et M. Masson la ganache. Que ces noms assemblés font admirablement ! Wagner avait décidément raison : « chaque peuple a chez soi son germe de crétinisation » et, si la part de l'Allemagne, selon lui, est « l'insincérité, la perfidie jalouse », il n'est que trop réel que « l'absinthe chez nous achevait ce que l'Académie préparait ». On nous a délivrés de l'une. Qu'attendons-nous pour nous débarrasser de l'autre ?

JEAN MARNOLD.

LETTRES AMÉRICAINES

Amy Lowell : *Six French Poets*, 2 dollars 50 cents ; New-York, Macmillan. — J.-E. Spingarn et G. P. Baker : *Essays and Studies*, 1 dollar ; Oxford, Clarendon Press. — Thomas S. Jones : *The Voice in the Silence*, 1 dollar 25 cents ; Portland, Maine, Mosher. — Blanche Shoemaker Wagstaff : *Eris, a Dramatic Allegory*, 1 dollar ; New-York, Moffat, Yard and Co. — Frederick E. Pierce : *The World that God destroyed*, 1 dollar 50 cents ; New Haven, Yale Press. — Walt Whitman : *Poems*, 1 dollar, *Prose*, 1 dollar 25 cents ; New-York, Mitchell Kennerley. — Brian Hooker : *Poems*, 1 dollar ; New Haven, Yale Press. — William Rose Benét : *The Falconer of God*, 1 dollar ; New Haven, Yale Press. — Alice Corbin : *Poems*, 50 cents ; Chicago, Ralph Fletcher Seymour. — Louis How : *Barricades*, 1 dollar ; Boston, Sherman, French and Co. — Edgar Lee Masters : *Spoon River Anthology*, 1 dollar 25 cents ; New-York, Macmillan. — Rupert Brooke, *Collected Poems*, 2 dollars ; New-York, John Lane. — Poésies Guerrières.

La guerre n'a en aucune façon arrêté la production poétique en Amérique ; bien plus, elle a fait naître un certain nombre de poèmes guerriers aux États-Unis comme en Europe ; et les critiques transatlantiques ont continué comme auparavant à publier leurs articles traitant de la poésie et des poètes.

Six French Poets, par Miss Amy Lowell, un des poètes contemporains les plus en vue aux États-Unis, est une étude intéressante